

LE NOUVEL OBSERVATEUR (20 juin 1991)

Roubaix – Alger, aller et retour

Retour de Bâton

Son premier film, « Baton Rouge » était formidablement optimiste. Mais dans « Cheb », le nouveau Rachid Bouchareb, l'enthousiasme se fait rage, et la fuite en avant désespoir.

Expulsé de France pour cause de « conneries », inexpliquées mais qu'on devine se situer au niveau d'une audience des « flags », Merwan se fait aussitôt alpaguer par les sergents recruteurs d'Algérie – sa patrie, qu'il ne connaissait que par ouïe-dire – et expédier dans le Sud, où des colons dresseurs d'hommes avaient jadis installé leurs bat'd'Af. Les déserts font les déserteurs, car il n'y pousse rien, surtout pas des racines. Prêt à tout pour retrouver sa ville (Roubaix !), Merwan s'évade, intercepte au passage la violente et tendre Malika, prisonnière elle aussi d'une famille obsédée par les voiles et les moucharabihs. Et tous deux, elle déguisée en garçon pour tenter d'échapper aux contrôles policiers, de foncer vers le nord, avec l'obstination aveugle des cigognes qu'un instinct fait rechercher toujours la terre où elles sont nées.

« Cheb » - mot arabe qui signifie « jeune » - se présente ainsi, non sans dérision, comme un film d'apprentissage, apprentissage de la bêtise, de la peur, des haines, de la répulsion. Vision impitoyable d'une Algérie engluée pour moitié dans la nostalgie aberrante des plus mauvais aspects du modèle français, et pour l'autre dans la veulerie d'un englobement religieux dépourvu de toute perspective terrestre. Quant à la « mère patrie » hexagonale, bien qu'elle fasse figure ici de Terre promise aux yeux des malheureux protagonistes, on ne peut que la tenir pour une marâtre ingrate, qui vomit aussi loin qu'elle le peut ses enfants non élus. Ainsi, ceux qui connaissent « Baton Rouge » ne peuvent que s'alarmer du désenchantement qui semble avoir gagné Bouchareb, en ce qui concerne du moins le fond de son discours. Disparu, l'esprit pionnier à la Steinbeck, l'esprit « America, America » qui dynamisait son premier film, au point qu'il fut parfois qualifié de naïf. Mais que nous reste-t-il si les naïfs eux-mêmes cessent de croire au ciel ?

Par ailleurs, il y a l'art; et sur ce plan, l'espoir grandit. Il n'y a rien d'étonnant que, de Rachid Bouchareb à Mehdi Charef en passant par Mammoud Zemmouri et pas mal d'autres, ce qu'on appellera, tout en étant conscient du caractère artificiel d'un terme, le « cinéma beur » donne si fréquemment la preuve de sa réelle vitalité : toute l'histoire du cinéma américain, qui demeure le plus riche du monde, montre la richesse du regard immigré, à la fois neuf, critique, exigeant, amoureux, impitoyable, original et souverainement direct. Doublement immigré, étranger par essence, le héros de « Cheb » porte sur sa patrie théorique un regard accusateur mais vif, féroce pour les institutions et leur dérive, chaleureux pour les êtres, surtout ceux qui espèrent, et pour les petites gens. Echanges pleins de vie, caractérisation inspirée, coups de sang et coups de tête confèrent à « Cheb » suffisamment de tonicité pour qu'on lui attribuât à Cannes le prix de la jeunesse, en dépit du jeu excessivement renfrogné imposé aux interprètes. Un dernier détail : « Cheb » a également reçu à Cannes le prix « Perspectives du cinéma français »; ce qui prouve que le septième art n'est jamais complètement ingrat envers ceux qui ont vraiment quelque chose à nous dire.

Alain Riou